

H-France Review Vol. 9 (December 2009), No. 156

L'Histoire culturelle : un tournant mondial dans l'historiographie? Sous la direction de Philippe Poirrier, avec une postface de Roger Chartier Editions universitaires de Dijon, 2008. 198 p. Tables. 20 €. ISBN 978-2-915611-06-9.

Compte-rendu de Laurent Martin, Sciences Po Paris.

Depuis quelques années, le travail de l'historien Philippe Poirrier a pris un tour résolument international et comparatiste, en particulier dans la réflexion épistémologique qu'il a engagée sur l'histoire culturelle. Déjà auteur d'un ouvrage remarqué sur *Les enjeux de l'histoire culturelle* (Point Seuil 2004), il convie aujourd'hui douze historiens de douze pays différents à réfléchir sur le « tournant culturel » de l'historiographie. Le choix aurait pu être plus large mais des défaillances personnelles (par exemple pour l'Allemagne) et une absence de réactivité de la part de certaines aires culturelles (l'Asie, hélas totalement absente) l'ont restreint. Tel quel, le recueil nous offre cependant, en moins de deux cents pages, un vaste panorama de l'histoire culturelle telle qu'elle se pratique en Europe et en Amérique du Nord, sans oublier l'Australie ni le Brésil.

Le point d'interrogation qui figure à la fin du titre n'est pas de trop, tant les situations nationales paraissent contrastées, en-deçà d'une dynamique d'ensemble qui n'est pas niable. Oui, la plupart des historiographies ont pris le virage ou le tournant culturel, mais selon des modalités bien différentes d'un pays à l'autre. Pour tenter d'y voir clair, Philippe Poirrier a soumis un questionnaire aux auteurs. Leur texte devait présenter un recensement et une analyse succincte des œuvres majeures, faire état de la conjoncture historiographique, décrire l'organisation des marchés universitaires, enfin mettre à jour les transferts intellectuels entre les diverses historiographies. Disons tout de suite que toutes les contributions ne se sont pas strictement tenues à ce cahier des charges, certaines se limitant à tel ou tel de ces aspects. Mais, là encore, la matière offerte est suffisamment riche pour permettre d'utiles comparaisons.

Comparaison entre les corpus des œuvres reconnues comme relevant de l'histoire culturelle, en premier lieu. Certaines contributions affrontent d'emblée la question redoutable de la définition de la culture et donc de l'histoire culturelle tandis que d'autres préfèrent l'éviter pour ne pas fermer trop rapidement le champ d'observation. Plusieurs avalisent le grand partage, observé en France par Roger Chartier, entre une histoire sociale de la culture et une histoire culturelle du social ; ou entre une histoire culturelle comme domaine et une histoire culturelle comme regard ; ou encore, entre une définition « étroite » de la culture et une définition « large », « anthropologique ». On retrouve ces clivages, qui se recoupent en partie, dans certaines contributions, par exemple celle d'Andrea Daher, sur le Brésil, qui choisit de n'étudier que « l'histoire des pratiques lettrées » tandis qu'à l'inverse Palle Ove Christiansen, en charge de la Scandinavie – seul exemple d'aire culturelle, et non de pays, présent dans le recueil – se concentre sur l'histoire de la culture entendue comme « expérience et vie quotidienne ». D'autres auteurs présentent une vision plus équilibrée d'une histoire culturelle en tension féconde entre ces deux pôles entre lesquels existent bien des passages.

Une autre tension apparaît dans les diverses contributions, entre deux dimensions naguère décrites par Carl Schorske et reprises par Roger Chartier dans sa postface : la première est verticale et relie toutes

les œuvres dans une chaîne diachronique, les inscrivant dans une tradition intellectuelle qui remonte pour la plupart des pays au XIX^e siècle ; la seconde est horizontale et associe dans la synchronicité d'autres travaux apparentés par des problématiques communes. Cette métaphore de la chaîne et de la trame, utilisée par certains historiens de la culture pour échapper aux descriptions unidimensionnelles de leurs objets, s'applique ici parfaitement à l'histoire culturelle considérée elle-même comme objet. L'attention portée à la première dimension conduit la plupart des auteurs à citer des « précurseurs », des « pionniers » de l'histoire culturelle – ainsi le Suisse Jacob Burckhardt apparaît-il comme un « grand ancêtre », non seulement en Suisse mais en Grande-Bretagne ou en Scandinavie – et à « inventer une tradition », selon la formule d'Hobsbawm, de l'histoire culturelle. D'où il résulte que si l'expression même – « histoire culturelle » – n'apparaît parfois que fort tardivement et se heurte toujours à de fortes résistances (ainsi en Italie), il est loisible d'identifier *a posteriori* certains travaux comme relevant de l'histoire culturelle, même s'ils ne s'en réclamaient pas.

Ce qui est vrai diachroniquement l'est aussi synchroniquement – et beaucoup d'auteurs du recueil se livrent au même exercice concernant les œuvres contemporaines. Ici, nous sommes déjà du côté de l'analyse de la conjoncture historiographique et, plus globalement, intellectuelle, ainsi que dans celle des mécanismes institutionnels et universitaires. De même que beaucoup d'œuvres et d'auteurs du passé sont désormais reconnus – certains disent : accaparés – par les historiens de la culture alors qu'ils n'étaient pas même historiens, les articles recensent nombre de travaux issus de spécialités et disciplines proches – l'anthropologie, les études littéraires, l'histoire de l'art – avec lesquels l'histoire culturelle entretient un dialogue nourri. Vis-à-vis de spécialités comme l'histoire politique ou l'histoire sociale, l'histoire culturelle fonctionne parfois comme un grand attracteur qui attire étudiants, travaux de recherche, publications – et parfois, des postes universitaires.

Au moyen d'indicateurs variés (recensement des articles publiés dans des grandes revues généralistes en Australie, mots-clés attribués par les chercheurs eux-mêmes dans le cadre du référencement universitaire belge, ou encore les subventions publiques à la recherche au Canada), les auteurs détaillent l'inégale institutionnalisation de l'histoire culturelle, bien avancée en Grande-Bretagne et au Canada, marginale en Australie et en Belgique. Dans les deux premiers pays, le succès de l'histoire culturelle est tel que la spécialité court le risque de la dilution et des effets de mode ; dans les deux derniers, ses partisans doivent encore batailler pour obtenir une reconnaissance et les moyens qui l'accompagnent. De façon générale, on peut s'interroger si l'essor de l'histoire culturelle correspond véritablement à un renouvellement des thèmes et du questionnaire ou à des positionnements académiques et éditoriaux. La focalisation de certains articles sur quelques macro-objets classiques tels que la Renaissance (Grande-Bretagne), la Seconde Guerre mondiale (Suisse, Belgique) ou la guerre civile (Espagne) permet de constater dans bien des cas une requalification de certaines problématiques de l'histoire sociale ou politique en histoire culturelle, sans que l'on sache toujours très bien si le choix de ces exemples procède de leur importance réelle dans le champ historiographique ou de la spécialité de l'auteur.

On peut se poser le même type de question à propos de la prépondérance de l'époque moderne, qui apparaît centrale dans beaucoup de contributions ; de l'histoire du livre et de l'imprimé, très souvent citée comme domaine privilégié de l'histoire culturelle ; de l'influence prêtée à certaines écoles, certains modèles historiographiques (l'école des Annales, qui domine l'histoire culturelle à la française dont Philippe Poirrier traite dans son article, les *cultural studies* dans leur version britannique, mais aussi, quoique dans une bien moindre mesure, la tradition germanique de l'histoire de l'art ou la *New Cultural History* américaine) ; enfin, à l'intersection de ces différents plans, de la prééminence de quelques grandes figures, en particulier de Roger Chartier, présenté par beaucoup d'auteurs comme la référence majeure de l'histoire culturelle dans le monde. Au-delà des apports propres de sa recherche, la reconnaissance mondiale dont Roger Chartier bénéficie tient aussi à ses compétences linguistiques et à des stratégies éditoriales et universitaires qui ont fait connaître son œuvre sur plusieurs continents. Au-delà de ce cas individuel, l'intensité des transferts intellectuels d'une historiographie à une autre ne peut pas se penser indépendamment d'une réflexion sur les rapports de force entre langues et modèles nationaux au sein de

la communauté mondiale des historiens. L'exemple américain est intéressant, qui montre le rôle joué par des chercheurs situés à l'interface entre deux traditions nationales, en l'occurrence les historiens américains travaillant sur la France, dans la fécondation croisée des recherches.

L'intensité des transferts intellectuels doit également compter avec la plus ou moins grande réceptivité des traditions nationales aux influences extérieures et avec les débats intérieurs propres à chaque contexte national. L'histoire culturelle a pu apparaître, dans des pays ayant connu l'expérience de la dictature qui les coupa de la circulation internationale des idées, comme la voie privilégiée d'une reprise de contact : ainsi de la Roumanie ou de l'Espagne. Par ailleurs, l'importance du thème de l'identité nationale et des identités communautaires ou régionales dans plusieurs pays à forte réalité multiculturelle et/ou multilinguistique apparaît avec force à la lecture de certaines contributions, ainsi que l'enjeu politique que revêt, par là-même, l'histoire culturelle. Celle-ci apparaît beaucoup moins disposée qu'elle ne l'était au XIXe siècle à attester la réalité d'une construction nationale ; elle serait plutôt portée à « déconstruire » les mythologies unanimistes qui ont cours dans nombre de pays. Il s'agit d'un renversement de perspective par rapport au XIXe siècle et c'est l'un des plus intéressants enseignements que l'on peut tirer de la lecture de ce recueil par ailleurs fort riche.

Laurent Martin
Centre d'histoire de Sciences Po Paris
laurent.martin@sciences-po.fr

Copyright © 2009 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172